

l'ena

hors les murs

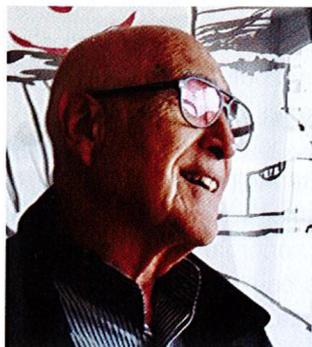
Magazine des Anciens Élèves de L'ENA

www.aaeena.fr

Dossier

**Modes de vie,
modes de ville**

La ville rêvée, une ville qui rassemble



Par **Alain Sarfati** - *Architecte & urbaniste*

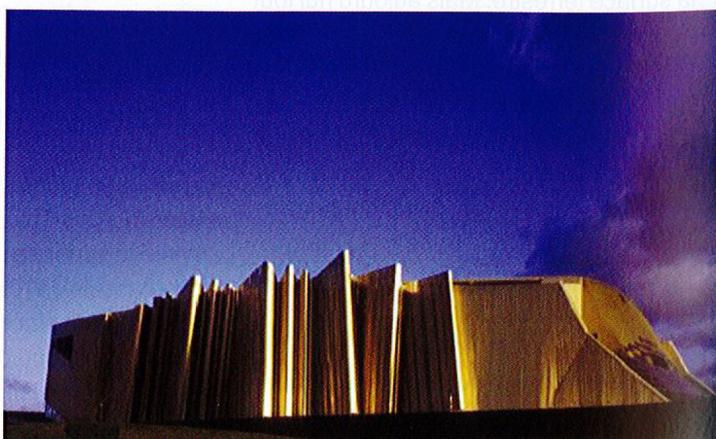
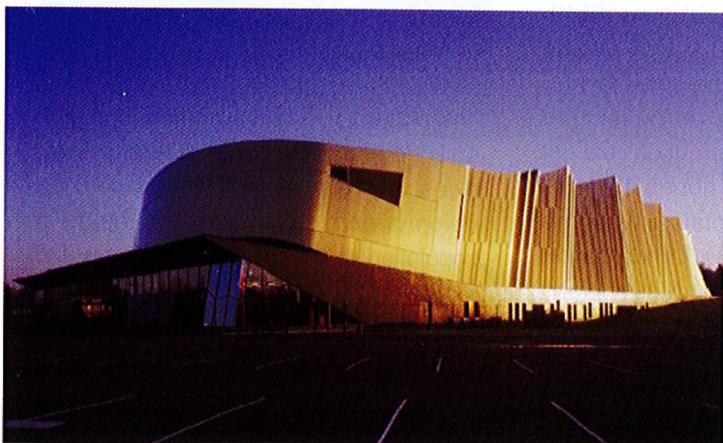
La ville est le socle de la civilité avant d'être celui de l'urbanité. La ville rêvée est celle qui rendrait possible ce lieu réconcilié et réunifié. Ma vision de la ville se développe autour d'une île, comme une inversion, un retournement de la modernité rendant la ville à nouveau aimable avec sa relation forte à l'eau, à l'air et à la nature. Découverte.

Charles Baudelaire nous ouvre les yeux « *L'homme aime tant l'homme que, quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est pour refaire la ville à la campagne* ».

La ville rêvée ressemble à une compilation des villes aimées pour une place, un marché, une simple rue, un bâtiment, un jardin, un musée, un souvenir, une rencontre, une atmosphère. La ville est le socle de la civilité avant d'être celui de l'urbanité. Les villes modernes sont mal aimées pour des raisons diverses et notamment pour ce rapport improbable entre un centre historique et patrimonial et une périphérie illisible, chaotique, désorientée. La ville rêvée est celle qui rendrait possible ce lieu réconcilié et réunifié.

Un rêve éveillé qui deviendrait réalité, au bout de la rue, un parc dont j'aperçois les frondaisons. A la porte de l'immeuble, la terrasse ensoleillée de la brasserie, j'y prendrai un café/croissant en parcourant le journal, après avoir accompagné les enfants à

l'école puis je me rendrai au travail à pied. L'air est pur, ce soir, je ferai une partie de tennis avant de rentrer... La ville idéale est à la fois cette proximité, cette diversité, cette possibilité d'avoir une activité, facilement et sur place, sans que ce soit un renoncement, un arbitrage. Pour un architecte, la ville doit surprendre en fonction des heures, du jour et des saisons, être l'objet de découvertes quotidiennes, fruit du temps et d'un travail collectif. L'étonnement résulte de l'architecture, de la modénature, du rythme, de l'alternance avec le végétal, c'est le jeu du hasard, la rigueur mélangée à la fantaisie. C'est l'ordonnancement rigoureux d'une façade sud avec ses terrasses ensoleillées, opposé à la liberté chaotique de la façade nord qui fait une plus grande place au végétal. Toujours difficile d'être confronté à la réalité, c'est pourtant le quotidien d'un architecte. Platon avait défini la ville idéale par sa forme, sa géométrie, et surtout par sa taille 5040 lots ou familles. Au-dessus, il fallait fonder une nouvelle communauté. Thomas More, en bon juriste, voyait sa ville U-topia, à partir de lois. Il la situait d'abord sur une île, comme Platon, et à partir de là, on





comprendait que l'utopie ne pouvait être pensée qu'en dehors de tout contexte : c'était nécessairement une abstraction, un lieu sans lien, sans limite, sans climat, n'importe où. Ce sont ces utopies qui ont inspiré le mouvement moderne. Pour Le Corbusier, la table rase était le meilleur moyen d'exprimer une conception de la ville, une ville constituée d'unités conformes. Dans son Plan Voisin, des immeubles cruciformes étaient censés occuper le centre de Paris. Outre Atlantique, F. L. Wright imaginait Broadacre City, comme une ville horizontale vouée à l'automobile. Pour ces deux derniers, l'idée de ville se concevait sans bien commun. L'architecture a poursuivi un vieux rêve, celui d'une conception autonome, telle que nous l'a léguée la renaissance, un rêve de beauté monumentale, géométrique, symétrique, décontextualisée. Trop monumentale, elle s'est détachée de la vie alors que ce qui nous préoccupe c'est « un rêve de vie ». L'utopie est une construction idéologique, elle nous éloigne tellement de la réalité et de la vie qu'elle devient inatteignable, et d'une certaine manière, justifie l'immobilisme. Le résultat de la pensée utopique est l'inverse de ce que l'on voudrait atteindre. C'est la raison pour laquelle lorsqu'il s'agit de concevoir, plutôt que de parler d'utopie, je préfère construire une problématique à partir de « topiques ». Eux seuls vont me permettre de comprendre chaque situation et d'aller au bout de mes rêves, de concrétiser une vision de « ma ville à vivre ». Je considère sept topiques dans une démarche que je veux holistique : la ville, dans sa complexité et sa diversité, les vitesses, qui déterminent les activités, la nature, réelle et métaphorique, le paysage et l'architecture bioclimatique, le temps et le patrimoine, l'orientation, qui contextualise et devient le développement durable. Ces topiques me permettent de tisser des liens entre la ville et la cité, entre les formes et les activités. Il y a deux catégories de projets, ceux sur la cité : l'organisation des hommes et ceux sur la ville : l'organisation de l'espace. La perspective est de les rassembler et de les réunir.

Je préfère rêver un projet, le nourrir d'une expérience, car pour moi la ville doit être une découverte, une surprise, du plaisir. Je cherche toujours à aller le plus loin possible pour donner du sens et que l'émotion soit au rendez-vous comme dans les Villes Invisibles d'Italo Calvino qui nourrissent un désir de lignes de ciel ou de profils changeants en fonction du temps.

La difficulté consiste à mettre en accord la cité et la ville en gardant en tête une offre riche et diverse.

Pourquoi est-ce si difficile d'oser rêver la ville ? On est toujours influencé par l'évolution technique, le rapport à la nature, la place faite au bien-être et à la santé, à la culture mais il est difficile d'échapper à une représentation formelle, elle est pourtant indispensable pour conduire un projet. Comment mettre en rapport le centre historique d'une ville et sa périphérie, quelle place donner à la nature, comment répondre au besoin de déplacements ? Comment répondre à cette question : dessinez-moi une ville ?

Alors que je survolais le nord du Québec, de l'avion j'ai vu une île entourée de cours d'eau, les rivières convergeaient comme des autoroutes jusqu'à un périphérique aquatique, un anneau. Cette vue représentait exactement l'idée que j'avais de la ville moderne : un centre dilaté. C'est un changement de paradigme, le centre/carrefour à l'origine des villes, se dilate et donne naissance à un parc généreux. Roland Barthes, dans L'Empire des signes, découvre Tokyo et décrit la façon dont les taxis contournent ce centre inaccessible constitué par le Palais Impérial. Cette réminiscence devient l'image de référence de ce que pourrait être le centre d'une ville moderne. Un retournement de l'histoire, un peu comme si ce Palais, à l'instar de la cité interdite à Pékin, devenait un lieu ouvert, accessible à tous, support d'activités collectives, un jardin moderne. Je pouvais

commencer à confondre le rêve et la réalité, la vision d'une ville m'apparaissait réelle tant l'envie était grande de la concevoir. Vu du ciel, le centre de la ville est une forêt avec des clairières, le tout enserré d'un canal périphérique. Cette île, irrégulière, d'au moins 1000 hectares est complétée par une avenue polygonale qui permet d'en faire le tour. Les différents quartiers convergent vers ce qui semble être un havre de nature, limité par des terrasses minérales. Sur celles-ci, on aperçoit d'un côté les terrains de sport, de l'autre les restaurants, cafés et promenades. La flânerie semble être une institution. Rien que de plus naturel lorsque l'on se souvient de la raison d'être de la ville et de l'attraction croissante pour les grandes agglomérations. Outre la sécurité, c'est l'échange, la rencontre, qui fondent l'indispensable urbanité. La vie est là, elle s'étale sous mes yeux et je me demande pourquoi cette ville est différente des autres. Contrairement aux utopistes, ma vision de la ville se développe autour d'une île, comme une inversion, un retournement de la modernité rendant la ville à nouveau aimable avec sa relation forte à l'eau, à l'air et à la nature. Cette dilatation du centre en fait « un lieu lent ». Cette ville réunit son centre et sa périphérie par ses avenues rayonnantes. Elle fait une place importante à la nature qui occupe le centre, ses habitants semblent moins pressés, moins stressés. La mobilité ne s'y fait pas qu'avec des vélos ou trottinettes mais avec des capsules électriques de quatre places, légèrement au-dessus du sol, avec une suspension hydropneumatique comme la DS Citroën des années 50. Le ciel est sans nuage, la pollution en particules fines provoquée par l'usure des pneus a disparu. La mixité des activités est devenue une évidence, je l'avais imaginée, elle est réalisée. Quelques tours semblent implantées comme des points de repères, de vrais emblèmes. Les immeubles de bureaux, que nous connaissons, ont disparu et laissé place à de petites unités disséminées. Par leur dispersion, ils contribuent à la création de cette atmosphère, complexe et surprenante, dans laquelle le plaisir de la découverte a sa place. Au détour d'une rue, je comprends

que ce qui paraissait impossible existe : des logements autour d'un jardin intérieur et sur l'extérieur côté rue des bureaux, des locaux d'activités avec au rez-de-chaussée des commerces. La rue est réhabilitée, elle est devenue un lieu sûr, agréable et actif. C'est l'exact opposé de la ville historique dont les rues étaient sans sécurité et nauséabondes. La ville rayonne et c'est bien son rôle. Le rêve est de faire disparaître la répétition des immeubles identiques et de conserver ce qui peut devenir rassurant, la diversité des intentions, la richesse des contextes et des programmes. Les immeubles s'organisent autour des transports en commun, ils assurent les continuités construites et alternent avec des maisons individuelles, des entrepôts, des usines, des terrains de sport, des jardins ou des fermes urbaines. C'est l'évidence d'une densité plus forte. Comme à Wuppertal, les véhicules suspendus libèrent le sol. A l'intérieur des logements, les appartements sont essentiellement évolutifs grâce à des cloisons mobiles qui se déplacent au gré des besoins et permettent de transformer tous les espaces.

La ville fait une place de plus en plus importante au bien être, l'habitat et le travail se sont rapprochés, l'espace public a gardé sa fonction essentielle : permettre à tous de se croiser, de se rapprocher, d'échanger. Les terrasses invitent à profiter des derniers rayons de soleil tout en regardant passer les gens. La ville rêvée offre à chacun la possibilité de choisir et de partager une lecture riche de l'espace : le paysage urbain.

Qu'est-ce que la ville sinon le besoin d'être ensemble ? Je rêve d'une ville dans laquelle je pourrais tantôt me perdre, tantôt m'y repérer facilement. C'est une façon de dire qu'il n'y a pas un problème de taille, mais bien une façon d'aborder l'espace, sa composition, pour y apporter la diversité, le rythme, la continuité indispensable, faire varier les activités et les densités locales, mettre en rapport le minéral et le végétal.

A l'heure où tant d'hommes manifestent leur haine de la ville, il faut dire haut et fort, que la ville est précieuse et que si la nature doit aujourd'hui y occuper une place qu'elle n'a jamais eue, on ne doit pas pour autant oublier que l'objectif de la ville est de rassembler et de mettre à disposition ce bien commun qui manque tant aujourd'hui. Le rêve d'une ville, qui redonne au puzzle éclaté, écartelé, une nouvelle forme : un centre lent, accueillant aux activités collectives et faisant une place revendiquée à la nature, et une périphérie devenue ville avec sa structure rayonnante de diversité. Le rêve d'une ville qui trouve son équilibre entre technologie et nature, entre une histoire et un futur.

La ville doit être d'abord rêvée pour être partagée et le rêve doit s'accompagner d'une ambition et d'une culture. Le cours Mirabeau, à Aix en Provence, reste une des belles réussites urbaines, il a été conçu pour « réunir la totalité de la population, de la ville, des faubourgs et du territoire » et la promenade des piétons et des calèches ! Je rêve des cent Cours de la République qui sont aujourd'hui à concevoir dans nos villes moyennes, je rêve des mille villes nouvelles avec « un centre parc » pour accueillir les milliards de nouveaux urbains. Après la ville européenne, la ville américaine, la ville asiatique, c'est à la ville africaine qu'il faut rêver.

